



**HAL**  
open science

**Henri Bergson et les écrivains espagnols Miguel de Unamuno, Victoriano García Martí, María Zambrano, José Bergamín. Retour sur une métaphysique de pauvres (1900-1939)**

Camille Lacau St Guily

► **To cite this version:**

Camille Lacau St Guily. Henri Bergson et les écrivains espagnols Miguel de Unamuno, Victoriano García Martí, María Zambrano, José Bergamín. Retour sur une métaphysique de pauvres (1900-1939). Bergson et les écrivains, Annales bergsoniennes IX, pp.95-118, 2020, 978-2-13-079541-4. hal-03423590

**HAL Id: hal-03423590**

**<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03423590v1>**

Submitted on 10 Nov 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Henri Bergson et les écrivains espagnols Miguel de Unamuno, Victoriano García Martí,  
María Zambrano, José Bergamín.**

**Retour sur une métaphysique de pauvres (1900-1939)**

**Camille Lacau St Guily**

**CRIMIC, Sorbonne Université**

Ce que tu as caché aux sages et aux savants, tu l'as révélé aux tout-petits<sup>1</sup>.

« La métaphysique est la science qui prétend se passer de symboles<sup>2</sup> ». Affirmation audacieuse, insolente, voire aporétique du philosophe Henri Bergson ? La métaphysique serait-elle la science du silence, élaborée dans une contemplation désintéressée du monde et des hommes, une science à part, conçue en-deçà des mots ? Un lien seulement négatif serait-il alors envisageable entre Henri Bergson et les écrivains, dans la mesure où le métaphysicien mettrait *a priori* tout prosateur, tout homme de symboles, en échec ?

Dans son œuvre, Bergson énonce pourtant ce que peut être l'authentique science métaphysique<sup>3</sup>. Il ne la tait pas. Nous apprenons qu'elle se conçoit par intuition, qu'elle peut même se formuler, mais impose, en cela, une exigence verbale et mentale extrême. Bergson désigne ceux qui excellent dans l'expression de la pensée, de la liberté humaine : les écrivains « hardis<sup>4</sup> » et talentueux<sup>5</sup>. Ce sont souvent eux qui sont présentés comme les plus habiles pour suggérer l'intériorité humaine, sa durée, sa vitalité. Loin donc de s'opposer aux écrivains et de leur préférer un mutisme égoïste, Bergson les considère comme pouvant actualiser la métaphysique véritable qu'il prône, pourvu qu'ils fassent preuve d'une grande délicatesse et d'un « empirisme intégral<sup>6</sup> », pour dépeindre la complexité de l'homme, ses nuances, sa coloration propre. Quel *logos* peut alors réussir le prodige de parler la langue de l'intuition ? Pratiquer le geste métaphysique bergsonien oblige à se tenir, vigilant et alerte, sur une ligne de crête, parce qu'ainsi seulement pourront se laisser entendre de nouveau ceux que rendait inaudibles le langage dogmatique ou utilitaire : les subtils battements du cœur du monde et des hommes, le murmure de la brise légère qui les traverse.

La métaphysique de Bergson se dit donc à la condition de traduire la réalité intégrale, de se tenir non pas face aux phénomènes, mais de plonger en eux, de se lover dans les cœurs, les esprits, à l'abri de la pétrification, de la mortification, de l'immobilisation produites aussi bien par les systèmes dogmatiques que par les automatismes sociaux. Alors, métaphysique et poésie au sens large deviennent strictement indissociables. Pas de transcription du réel vivant, animé, sans un esprit pour l'intuitionner et une plume pour le suggérer.

---

1 Évangile selon saint Matthieu, chapitre 11, verset 25.

2 Henri Bergson, « Introduction à la métaphysique » [1903], *Œuvres* [1959], Paris, Édition du Centenaire, Puf, 2001, p. 1396.

3 Voir par exemple l'« Introduction à la métaphysique », *Œuvres, op. cit.*, p. 1392-1432.

4 Henri Bergson, « Essais sur les données immédiates de la conscience » [1889], *Œuvres*, éd. cit., p. 88.

5 *Ibid.*, p. 109.

6 *Ibid.*, p. 122.

Façonner une métaphysique vivante et intégrale, tel est précisément le but qui habite un groupe d'écrivains, en Espagne, contemporains de Bergson et inspirés par lui<sup>7</sup>, lors du premier tiers du XX<sup>ème</sup> siècle. Dans le cadre de ce numéro, nous aurions pu étudier la métabolisation de la conceptualité bergsonienne chez les modernistes espagnols puis les avant-gardes, soulignant comment les philosophèmes de l'intuitionnisme et du vitalisme infusèrent ce premier mouvement littéraire, et comment ceux du pragmatisme et de l'anti-intellectualisme animèrent le second, mais nous ne reviendrons pas sur l'inspiration bergsonienne de ces mouvements littéraires<sup>8</sup>. Par ailleurs, nous souhaitons échapper au schématisme esthétique, binaire, qui répartit les écrivains espagnols de *la Edad de Plata*<sup>9</sup>, dans ces deux courants successifs majeurs, du modernisme et de l'avant-garde, ou qui tend à les emprisonner trop souvent dans les concepts figés de « génération » – réflexe historiographique systématique, en Espagne, qui solidifie ainsi tout moment ou durée culturels. Ces tendances rendent invisible la structuration d'un mouvement esthético-poético-philosophique qui a traversé les années 1900-1930, dont les contours ont été tracés par de nombreux écrivains, dont pourtant personne ne parle, et qui n'a d'ailleurs encore reçu aucun nom.

Nous verrons ainsi comment le bergsonisme infuse ce courant espagnol, que nous nommerons : *le courant de la chair et de l'os*, qui élabore une métaphysique de pauvres, une métaphysique « analphabète » que l'intellectualisme n'aurait pas déflorée, une métaphysique des mains sales. De nombreux penseurs ont pu contribuer à construire cette pensée, cependant nous insisterons particulièrement sur les figures de Miguel de Unamuno (1864-1936), Victoriano García Martí (1881-1966), María Zambrano (1904-1991) ou encore José Bergamín (1895-1983), dont la pensée poético-métaphysique fut, pour une part, imprégnée de la métaphysique anti-intellectualiste et du « réalisme intégral<sup>10</sup> » de Bergson. Comme lui, ils ont cherché à défendre une alternative à la philosophie des sages et des savants, une « nouvelle science<sup>11</sup> » empiriste, « matérialiste » (María Zambrano), faisant corps avec le réel du cœur et de l'esprit des hommes, avec la réalité du monde. Comme lui, ils ont désiré « étreindre des réalités<sup>12</sup> », se mettre en présence des hommes<sup>13</sup>. Et la métaphysique de Bergson a pu constituer, pour eux, une invitation au remodelage poétique d'un langage métaphysique. En effet, en lisant son œuvre, on se demande sans cesse si la métaphysique simple et intuitive qu'il appelle à élaborer est celle qu'il développe lui-même, si elle n'a pas vocation à se réaliser plus pleinement encore dans un espace discursif purement intuitif, en d'autres termes, à travers une prose littéraire et poétique. Renversant Platon, l'authentique métaphysicien selon

---

7 Ces hommes ne lisent pas toujours Henri Bergson de manière systématique. Ils peuvent avoir lu quelques chapitres de ses œuvres, des articles dans différentes revues françaises ou espagnoles, sur sa pensée, en avoir entendu parler dans des « tertulias » (salons littéraires, espaces de causerie) madrilènes notamment, à la *Residencia de Estudiantes*, à l'Athénée, ou par diverses figures de l'intellectualité espagnole. Les contours de la conceptualité bergsonienne se diluent et se métabolisent. Le bergsonisme perd alors sa physionomie propre et on ne la reconnaît plus qu'à quelques traits fondamentaux.

8 Voir à ce sujet Camille Lacau St Guily, *Henri Bergson en Espagne. Une histoire contrariée (1875-1930)*, Paris, L'Harmattan, coll. « Ouverture philosophique », 2015, p. 129-160 ; « Transmission et "excentrement" du bergsonisme dans les sphères littéraires madrilènes (1900-1910) », dans *La Transmission culturelle à l'œuvre : trajectoire, diffraction et fécondation d'une pensée à travers différents exemples (Espagne, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Études coordonnées par l'atelier « Transmission Culturelle », « Les travaux du CREC en ligne », Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III, Volume II, mai 2014, p. 36-81 ; « Henri Bergson et les avant-gardes espagnoles (1909-début des années 1920) », *Professional communication and terminology*, in *Arena Romanistica*, University of Bergen, n° 7, 2010, p. 116-142.

9 Cet « Âge d'argent » de la culture espagnole s'étend du début du XX<sup>ème</sup> siècle à la fin de la guerre civile espagnole, en 1939.

10 Henri Bergson, « Matière et mémoire » [1896], *Œuvres*, éd. cit., p. 191.

11 María Zambrano, *Pensamiento y poesía en la vida española* [1939], edición de Mercedes Gómez Blesa, Madrid, Biblioteca Nueva, 2004, p. 161.

12 Henri Bergson, « La Pensée et le mouvant », Introduction [1922], *Œuvres*, éd. cit., p. 1287.

13 Henri Bergson, « Essais sur les données immédiates de la conscience », *Œuvres*, éd. cit., p. 89.

Bergson serait d'ailleurs celui qui pratiquerait un artisanat poétique, pétrissant sans cesse le *logos* de ses mains intérieures, et dont la justesse du geste métaphysique ne se trouverait pas dans une imitation de ce qui apparaîtrait spatialement, mais de ce qu'il intuitionnerait. La philosophie bergsonienne peut constituer un appel au déploiement poético-métaphysique, à rebâtir l'alliance de la philosophie et de la poésie.

C'est bien Henri Bergson, comme métaphysicien-poète, qui a participé à éveiller la soif d'intériorité, de vitalité ou d'humanité d'écrivains comme Miguel de Unamuno, Victoriano García Martí, María Zambrano ou encore José Bergamín. Encouragés par l'œuvre de Bergson, ces Espagnols ont sans doute aiguisé leur désir d'expression anthropologique au sens étymologique, contre tout durcissement du langage dans l'abstrait, toute langue utilitaire et automatique. Sa lecture a attisé leur tentative, à la fois propre à chacun et nourrie collectivement, de façonner un *logos* qui épouse le réel, la vérité de ce qui traverse l'homme. Ils ont également voulu que leur pensée, à la différence de toute logique orgueilleuse rationaliste, par la simplicité et en ne s'inspirant plus exclusivement du « cerveau » (Miguel de Unamuno), respire, souffle, saigne parfois, vive littéralement, en somme que nous n'apercevions plus la réalité à travers le symbole<sup>14</sup> et « que la vie elle-même s'explique<sup>15</sup> ! » Le sang, le cœur, les poumons, les nerfs, les entrailles, l'âme deviennent les guides de ces métaphysiciens-poètes de la chair et de l'os.

Dans cette logique hétérodoxe, les sages et les superbes ne dominent plus la chose publique. Les clés du Royaume philosophique sont confiées aux tout-petits, aux pauvres, aux simples, aux analphabètes, aux chanteurs, danseurs, dont nos auteurs se font les interprètes. En voulant proposer une alternative à la « théorie philosophique » (Zambrano), à « l'idéocratie » (Unamuno), ils forgent une métaphysique peu glorieuse selon la logique du monde, une métaphysique de pauvres, « vagabonde » (Zambrano), une métaphysique organique qui sent tantôt le taureau, tantôt la sueur des danseurs et chanteurs de flamenco, la cigarette des tavernes andalouses enfumées, le sang des hommes blessés, parfois à l'agonie, et la poussière du sol : en somme une métaphysique incarnée, élaborée par des hommes, les pieds « dans leurs bottes<sup>16</sup> » (Unamuno) et les mains dans le concret du monde, au contact avec la terre. Leur connaissance, comme celle élaborée par Bergson, se veut « d'un autre genre<sup>17</sup> ». La culture analphabète devient la culture spirituellement la plus haute<sup>18</sup>. « Heureux les cœurs purs ! »<sup>19</sup> car « l'intelligence ne sait pas dire la vie<sup>20</sup> ».

## L'anti-intellectualisme bergsonien des écrivains espagnols

Largement inspirés par Henri Bergson, certains écrivains espagnols s'érigent contre l'intellectualisme et le dogmatisme outranciers qui régissent le monde de la pensée, ce que Miguel de Unamuno nomme « l'idéocratie », et dont l'un des symptômes est la mortification du vivant à travers un langage oublieux du réel. Cet anti-intellectualisme constitue une lutte dont les enjeux sont tout autant littéraires que philosophiques.

---

14 Henri Bergson, « Essais sur les données immédiates de la conscience », *Œuvres*, éd. cit., p. 85.

15 Victoriano García Martí, *Del Vivir heroico. Segunda serie de meditaciones del "Mundo interior"*, Madrid, Impr. Artística de Sáez Hermanos, 1915, p. 14. Toutes les traductions de l'espagnol sont de nous.

16 Miguel de Unamuno, *La Ideocracia* [1900], *Obras Completas I*, Madrid, Escelicer, 1966, p. 954.

17 Henri Bergson, « L'Évolution créatrice » [1907], *Œuvres*, éd. cit., p. 664.

18 Cette thèse constitue l'objet de l'essai de José Bergamín, *La Decadencia del analfabetismo* [1930], *Obra esencial*, selección y prólogo de Nigel Dennis, Madrid, Turner, 2005. Bergamín achève cet essai par ces mots : « L'alphabétisme est l'ennemi de tous les langages spirituels : c'est-à-dire en fin de compte, de la poésie. Parce que l'alphabétisme véritable est la spiritualité génératrice d'un langage, qui est l'esprit créateur d'un peuple : sa poésie et sa pensée » (*Ibid.*, p. 29).

19 Évangile selon saint Matthieu, chapitre 5, verset 8.

20 Henri Bergson, « L'Évolution créatrice », *Œuvres*, éd. cit., p. 538.

Dans ses premiers essais, notamment dans “*La Ideocracia*” de 1900, Unamuno – que Bergamín considère comme « un grand maître de la pensée analphabète<sup>21</sup> » – critique le pouvoir excessif et dangereux exercé par les idées. Dans cet essai, il écrit à l’essayiste basque Ramiro de Maeztu :

De toutes les tyrannies, celle qui m’est la plus odieuse, cher ami Maeztu, est celle des idées ; il n’y a pas de *cratie* que je déteste plus que l’idéocratie [...]. Je déteste toute étiquette ; mais celle qui me conviendrait le mieux serait celle d’idéoclaste, de destructeur d’idées<sup>22</sup>.

Dans ce texte, l’écrivain idéoclaste Unamuno crie sa soif de parler des hommes, d’élaborer un *logos* vraiment humain. Le cœur de sa pensée est habité par la personne humaine qu’il veut servir dans sa pleine réalité. Ainsi écrit-il : « Les personnes m’intéressent plus que leurs doctrines<sup>23</sup>. » Aucun système intellectuel, dans sa supposée toute-puissance, ne pourra embrasser l’homme, ni sa réalité matérielle.

La vérité est quelque chose de plus intime que la concordance logique de deux concepts, quelque chose de plus intime que l’équation de l’intellect avec la chose<sup>24</sup>.

Contre l’idéalisme réducteur d’Hegel et loin de tout positionnement nihiliste, Unamuno souhaite en revenir à une pensée vivante de l’homme qui ne se confonde pas avec son idée pétrifiée. Plus loin, l’Espagnol développe l’une des grandes intuitions anti-intellectualistes bergsoniennes. L’homme n’est pas

un numéro social que l’on pourrait ranger sous l’étiquette d’un “iste” quelconque, [...] qu’il soit un frère, un homme de chair et de sang comme moi et toi, une idée, certes, une apparition, mais une apparition ineffable et divine incarnée dans un corps qui souffre et qui jouit, qui aime et qui déteste, qui vit et qui à la fin meurt<sup>25</sup>.

Dans sa prose, Unamuno cherche les moyens stylistiques pour approcher le concret de l’homme. Sa métaphysique est poétique, elle veut être une forme d’anthropologie au sens étymologique, visant à faire entendre les battements du cœur de l’homme et à faire apparaître les grandeurs et fêlures de l’incarnation humaine. D’une certaine façon, Unamuno cherche, pour reprendre les mots de Bergson, à poser le geste fondamental de « déchirer la toile habilement tissée de notre moi conventionnel<sup>26</sup> », et à dévoiler son intuition de l’homme. Il termine son essai *La Ideocracia*, en considérant que « la vérité peut plus que la raison, comme le dit Sophocle, et la vérité est amour et vie en la réalité des esprits, et non pas simple concordance logique entre les idées<sup>27</sup> ». Il ajoute : « Onction et non pas dialectique, voilà ce qui nous vivifiera<sup>28</sup> ». Unamuno dialogue d’une certaine façon avec Bergson<sup>29</sup>, considérant l’onction mystique comme le geste réellement métaphysique<sup>30</sup>, sorte de préfiguration de l’intuition bergsonienne, permettant à l’écrivain d’embrasser immédiatement le monde, de

---

21 José Bergamín, *La Decadencia del analfabetismo, Obra esencial*, éd. cit., p. 22.

22 Miguel de Unamuno, *La Ideocracia*, éd. cit., p. 954.

23 *Ibid.*, p. 956.

24 *Ibid.*, p. 958.

25 *Ibid.*, p. 960.

26 Henri Bergson, « Essais sur les données immédiates de la conscience », *Œuvres*, éd. cit., p. 88.

27 Miguel de Unamuno, *La Ideocracia*, éd. cit., p. 961.

28 *Idem.*

29 Miguel de Unamuno est pétri par la pensée bergsonienne. Il le lit très tôt, dès la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, et sa rencontre, en 1909, avec les bergsoniens Maurice Legendre (1878-1955) et Jacques Chevalier (1882-1962), le relance dans son approfondissement de l’œuvre de Bergson.

30 Unamuno ne donne aucune définition rigoureuse de ce qu’il entend par « onction ». Il laisse le lecteur intuitionner cette idée.

communier avec lui, mystiquement, et même amoureusement. Pour Unamuno, reprenant le message évangélique, pas de vérité sans amour. L'anti-intellectualisme doit se doubler d'une étreinte amoureuse du réel.

Dans son essai de la même année, intitulé *¡Adentro*<sup>31</sup>!, Unamuno commence par critiquer les cercles fermés d'écrivains qui se nourrissent d'une effervescence vaine, en somme les savants et les sages, et leur superbe de raisonneurs. Il invite les jeunes écrivains à en revenir à l'intériorité, en commençant son essai par une épigraphe de saint Augustin : "*In interiore hominis habitat veritas*<sup>32</sup>." Se nourrir d'intériorité permet d'échapper au durcissement de son être, de faire de sa vie, en profondeur, « un poème au rythme continu et ondulant<sup>33</sup> ». Son essai prend la forme d'un palimpseste laissant apparaître des philosophèmes bergsoniens. Il poursuit en soulignant le mystère de l'homme, irréductible à une équation mathématique : « Si la formule de ton individualité est compliquée, ne la simplifie pas pour qu'elle entre dans une suite algébrique ; mieux vaut être quantité irrationnelle qu'un chiffre dans un décompte<sup>34</sup>. » Puis sur la nécessité de s'approprier le savoir :

Toi-même tu es une idée vivante, ne te sacrifie pas aux idées mortes, à celles qui s'apprennent sur du papier. Et les idées mortes sont toutes celles qui sont enterrées dans le sarcophage des formules. Celles que tu auras, aie-les comme les os, à l'intérieur, et recouvertes et voilées par de la chair spirituelle, servant de levier aux muscles de ta pensée, et ne les aie pas en dehors et à découvert, et en t'emprisonnant, comme les ont les âmes-crabes des dogmatiques, protégées contre la réalité qui ne tient pas dans des dogmes. Aie-les à l'intérieur, sans laisser les jacobins parvenir jusqu'à elles eux qui, formés à la paléontologie, fossilisent tout, en s'efforçant de nous écorcher et de nous décortiquer pour réussir leurs classifications, en accord avec le squelette. Ne te crois ni plus ni moins ni égal à quelqu'un d'autre, nous les hommes, nous ne sommes pas des quantités. Chacun est unique et irremplaçable, mets toute ta volonté à l'être en toute conscience. Ton efficacité gagnera en intensité ce qu'elle perdra en extension<sup>35</sup>.

Unamuno fond la conceptualité bergsonienne pour mieux la remodeler, inventer de nouvelles métaphores, même s'il en emprunte à Bergson.

Pour Unamuno, les intellectuels ont pris les rênes d'un royaume tyrannique, d'une idéocratie orgueilleuse. Il répond à cette prise de pouvoir par le déploiement d'une métaphysique réhumanisée.

Dans son fameux essai *Del Sentimiento trágico de la vida*, de 1913, le questionnement anthropologique d'Unamuno se double encore d'un questionnement d'artisanat poétique. Dès le premier chapitre, intitulé « *El hombre de carne y hueso* », l'écrivain aspire à pouvoir dire ce que sont les hommes en chair et en os, concrets, comme il le disait déjà en 1900, les hommes de tous les jours « qui naissent, souffrent, et même s'ils ne veulent pas mourir, meurent<sup>36</sup> », ceux qui pensent avec « tout leur corps et leurs sens, et leurs entrailles, avec leur sang et leur moëlle<sup>37</sup> », et que la philosophie systématique ne parvient pas à intuitionner. On voit ici qu'aucun concept ne peut approcher la réalité incarnée de l'homme, du « frère ». L'une des préoccupations exprimées par l'écrivain espagnol, dès les premières lignes de cet essai, est cette idée bergsonienne selon laquelle « la pensée la plus vivante se glacera dans la formule

---

31 *Adentro* est un adverbe qui signifie « à l'intérieur ».

32 Miguel de Unamuno, *¡Adentro!* [1900], *Obras Completas I*, Madrid, Escelicer, 1966, p. 947.

33 *Ibid.*, p. 948.

34 *Ibid.*, p. 949.

35 Miguel de Unamuno, *¡Adentro!*, éd. cit., p. 950.

36 Miguel de Unamuno, *Del Sentimiento trágico de la vida*, éd. cit., p. 118.

37 Miguel de Unamuno, *La Ideocracia*, éd. cit., p. 959.

qui l'exprime. Le mot se retourne contre l'idée. La lettre tue l'esprit<sup>38</sup>. » En somme, « l'intelligence est caractérisée par une incompréhension naturelle de la vie<sup>39</sup>. »

L'adjectif *humanus* m'est tout aussi suspect que le substantif abstrait d'*humanitas*, l'humanité. Ni l'humain ni l'humanité, ni l'adjectif simple, ni l'adjectif substantivé, mais le substantif concret : l'homme. L'homme en chair et en os. Parce qu'il y a autre chose que l'on appelle homme, celui qui naît, souffre et meurt – surtout celui qui meurt –, celui qui mange, et boit, ou/et joue, et dort, et pense, et veut : l'homme qui se voit et que l'on entend, le frère, le véritable frère.

Mais il y a autre chose que l'on appelle également homme, qui fait l'objet de nombreuses divagations plus ou moins scientifiques. Et c'est le bipède dépourvu de plumes de la légende, le *zoon politicon* d'Aristote, le contractant social de Rousseau, l'*homo œconomicus* des manchestériens, l'*homo sapiens* de Linné, [...]. Un homme qui n'est ni d'ici ni d'ailleurs, ni de cette époque, ni d'une autre, qui n'a ni sexe ni patrie, une idée, en somme. C'est-à-dire, un non-homme.

Le nôtre, c'est l'autre, celui de chair et d'os ; moi, toi, cher lecteur, cet autre qui vient d'ailleurs, tous ceux que nous sommes, nous qui marchons sur cette terre.

Et cet homme concret, de chair et d'os, est le sujet et le suprême sujet à la fois de toute philosophie, que le veuillent ou non certains philosophes autoproclamés comme tels<sup>40</sup>.

Très inspiré par Bergson, Unamuno veut inventer une métaphysique de la chair et de l'os, intégrale, réaliste, qui implique nécessairement une quête poétique dans la mesure où lui aussi considère que « la pensée demeure incommensurable avec le langage<sup>41</sup> ». Unamuno cherche pourtant à modeler une pensée articulée dans laquelle « le symbolique » ne rime pas avec « l'immobilisation du mouvant, la mortification du vivant, la matérialisation du spirituel<sup>42</sup> », dans laquelle aucun « savoir livresque<sup>43</sup> », idéaliste, ne déviderait la métaphysique ou l'anthropologie de son sang humain, de sa respiration. Ces lignes montrent que la quête d'un *logos* humain est celle d'un artisan-poète, qui sculpte, travaille et retravaille sa métaphysique par un modelage physique et organique, les yeux plongés dans l'intériorité humaine et attentif à sa réalité vivante désidéalisée. Si « l'intelligence veut de la théorie<sup>44</sup> », alors on s'érigera contre sa maladresse à vouloir manipuler l'homme et le traiter comme l'inerte<sup>45</sup>. Unamuno critique à nouveau le travail idéaliste mené par Hegel – « ce grand définisseur, [qui] prétendit reconstruire l'univers avec des définitions<sup>46</sup> » –, ce philosophe terriblement oublieux de la vie et de ce qui fait le cœur brûlant de l'homme.

Un disciple galicien d'Unamuno et élève de Bergson au Collège de France, entre 1911 et 1912<sup>47</sup>, Victoriano García Martí, élabore lui aussi dans son essai *Del vivir heroico. Segunda*

---

38 Henri Bergson, « L'Évolution créatrice », *Œuvres*, éd. cit., p. 603. Cette idée est largement reprise par Bergamín : « *La letra mata al espíritu* », dit-il reprenant mot pour mot la phrase de Bergson « La lettre tue l'esprit », ou encore « La lettre contre l'esprit. Les lettres contre l'esprit » (José Bergamín, *La Decadencia del analfabetismo, Obra esencial*, éd. cit., p. 28 et p. 19).

39 Henri Bergson, « L'Évolution créatrice », *Œuvres*, éd. cit., p. 635.

40 Miguel de Unamuno, *Del Sentimiento trágico de la vida* [1913], *Obras Completas VII (Meditaciones, ensayos espirituales)*, Madrid, Escelicer, 1966, p. 109.

41 Henri Bergson, « Essais sur les données immédiates de la conscience », *Œuvres*, éd. cit., p. 109.

42 André Grappe, « Bergson et le symbole », *Bergson et nous*, Bulletin de la société française de philosophie. Acte du X<sup>ème</sup> Congrès de philosophie de langue française, Paris, 17-19 mai 1959, Armand Colin, p. 123.

43 Henri Bergson, « La Pensée et le mouvant », Introduction, *Œuvres*, éd. cit., p. 1325.

44 Henri Bergson, « L'Évolution créatrice », *Œuvres*, éd. cit., p. 626.

45 *Ibid.*, p. 635.

46 Miguel de Unamuno, *Del Sentimiento trágico de la vida*, éd. cit., p. 111-112.

47 Voir Camille Lacau St Guily, *Henri Bergson en Espagne*, éd. cit., p. 138-139 ; « Le bergsonien Victoriano García Martí, un injuste prisonnier de sa minorité en Espagne ? », dans Béatrice Rodriguez et

*serie de meditaciones del "Mundo interior"*, une pensée bergsonienne anti-intellectualiste, profondément vivante et poétique. À l'instar d'Unamuno, il s'érige contre le royaume glaçant des sages et des savants : « Il ne s'agit pas d'être intellectuel ni de savoir. [...]. Cela constitue une seconde nature qui se juxtapose à la première<sup>48</sup> ». Il proteste explicitement contre l'idée de vouloir « expliquer depuis une chaire ce qu'est la vie », position rendant insaisissable « ce quelque chose [qui] bat dans le fond de chacun des cœurs<sup>49</sup> ». Victoriano García Martí considère les érudits qui pensent « l'homme de façon abstraite<sup>50</sup> » comme les « gens les plus rudes », comme « des gens qui vivent d'une manière mécanique, avec les sages, les individus purement intellectuels, dont les constructions ne portent le sceau de personne, comme si la vie s'objectivait en pratiques dans un cas et en formules dans l'autre<sup>51</sup> ». Lui aussi reformule la critique bergsonienne de la symbolisation de la vie qui échappe à toute spatialisation rigide, et qui mérite toujours une formulation poétique singulière :

Au lieu d'accepter la vie en symboles et de l'interpréter selon le travail et les traductions faites par tous ceux qui nous ont précédés, nous préférons la reconstruire selon notre système et la connaître dans sa langue originale. Il est clair que la tâche est incomplète ; mais au moins ce sera la nôtre et nous entrerons en relation avec le texte vivant sans intermédiaires ni collaborateurs.

La zone que nous embrasserons sera intense et aura couleur, saveur et parfum. Quand nous dirons haine ou nous dirons amour, la vérité de notre haine ou de notre amour ressortira. Les sentiments ne seront pas les sentiments nominaux que les hommes recueillent et cataloguent comme des choses mortes ; au contraire, ils signifieront des choses vivantes et chaudes. [...] À force de symboles et de traductions, la vie a perdu la substance qui lui donne vie et la distingue de la mort<sup>52</sup>.

Revisitant Bergson et les correspondances baudelairiennes, García Martí se montre particulièrement attentif à la réconciliation de la métaphysique et de la poésie, condition pour que le symbole n'écrase plus le réel de sa lourdeur, n'immobilise plus les sentiments dans une mécanique crispée et déshumanisante. Pour lui, l'homme doit être célébré dans une « langue chantante et passionnée<sup>53</sup> », pour reprendre une expression de Jean-Jacques Rousseau, et surtout dans une prose poétique intuitive, épousant les mouvements originaux de la vie.

Toute l'œuvre de María Zambrano s'érige, elle aussi, contre les excès d'une raison orgueilleuse, capricieuse, violente même, qui voudrait tout soumettre à sa tyrannie idéaliste et autocentrée. Inspirée par Bergson, qu'elle a lu et dont elle a également entendu parler par ses maîtres – Unamuno, le philosophe José Ortega y Gasset, ainsi que beaucoup de penseurs qui appartiennent à *l'école de Madrid*<sup>54</sup> –, María Zambrano formule, dès ses premiers écrits, une forte critique de l'intellectualisme et du rationalisme européen, qu'elle appelle « rationalisme impérialiste<sup>55</sup> ». Dans un article intitulé "*Materialismo español*", publié dans *La Vanguardia*, le 5 février 1938, Zambrano considère déjà que « l'idéalisme est entaché, depuis son

---

Caroline Zekri (dir.), *La Notion de « mineur » entre littérature, arts et politique*, avec une préface de Jean Bessière, Paris, Michel Houdiard, 2012, p. 167-178.

48 Victoriano García Martí, *Del Vivir heroico...*, éd. cit., p. 18.

49 *Ibid.*, p. 14.

50 *Ibid.*, p. 23.

51 *Idem.*

52 *Ibid.*, p. 20-21.

53 Jean-Jacques Rousseau, chapitre II « Que la première invention de la parole ne vient pas des besoins, mais des passions », dans *Essai sur l'origine des langues* [1781], Paris, Flammarion, 1993, p. 62.

54 *L'école de Madrid* s'est construite autour du magistère intellectuel que José Ortega y Gasset exerce, entre autres, à l'Université Centrale, où il enseigne.

55 María Zambrano, *Pensamiento y poesía en la vida española*, éd. cit., p. 109. Dès ses premiers essais, María Zambrano formule cette critique qui l'habitera jusqu'à la fin de sa vie. Voir aussi *Hacia un saber sobre el alma* [1934], Madrid, Alianza editorial, 2005.

commencement, du péché de vouloir éluder, dans son désir de pureté, l'immédiateté de la vie [...]. Il éprouve un désir démesuré de fuir la réalité immédiate<sup>56</sup> ». Elle modèlera son grand concept de « Raison poétique », en réaction notamment à la superbe de l'impérialisme rationaliste, et par amour du réel. L'une de ses grandes quêtes est d'élaborer un « nouveau savoir »<sup>57</sup>, visant la réparation des dégâts provoqués par la brutalité rationaliste qui sépara froidement poésie et philosophie, amputant l'homme de son intégralité. L'anti-intellectualisme zambranien, qui renoue avec l'innocence des Présocratiques, tend lui aussi à rebâtir l'alliance amoureuse et viscérale<sup>58</sup> entre poésie et philosophie.

José Bergamín qui a également un lien très fort avec Unamuno, développe dans son essai *La Decadencia del analfabetismo* une thèse surprenante, paradoxale, pour ne pas dire provocatrice, et emprunte de bergsonisme<sup>59</sup>, même si elle le revisite fortement. Il pointe l'effet catastrophique de l'« alphabétisation » d'une société, qui impliquerait sa décadence spirituelle et poétique. Selon Bergamín, « l'ordre alphabétique est un ordre faux. L'ordre alphabétique est le désordre spirituel le plus important : celui des dictionnaires ou des vocabulaires littéraires, plus ou moins encyclopédiques, auquel la culture littérale cherche à réduire l'univers<sup>60</sup> ». Il déplore que « la décadence de l'analphabétisme [ait commencé] au XVIII<sup>ème</sup> siècle, au siècle des lumières ». Comme Bergson, Bergamín critique la mortification à laquelle procède le langage :

Les pieds de la lettre sont en plomb. Ils ne dansent, ni ne courent ni ne sautent, ils avancent lentement : et ils foulent toutes les choses en les écrasant, pour les dévider ; pour en avoir extrait tout le jus, les laissant sèches et mortes en dessous, par cette possession matérielle barbare. De ses pieds littéraires l'homme de lettres en fait son piédestal intellectualiste<sup>61</sup>.

À l'instar de Bergson qui critique le langage pétrificateur du vivant, Bergamín considère que « l'alphabétisme ou l'alphabétisation culturelle sont l'ennemi mortel du langage [...]. L'alphabétisme est l'ennemi de tous les langages spirituels : c'est-à-dire, en fin de compte, de la poésie<sup>62</sup> ». Dans cet essai, Bergamín prône la « raison intacte, spirituellement immaculée, une raison pure : telle est la raison analphabète<sup>63</sup> », garante d'une pensée authentique et pleinement poétique. « Pauvres sommes-nous [...] si nous acceptons superstitieusement comme incontournable le monopole littéral, ou lettré, ou littéraire, de la culture<sup>64</sup> ! », car le langage devient une coquille vide. Bergamín défend un langage poétique dont les mots seraient des capsules explosives de vivant, et que seuls sauraient parler les hommes qui n'ont pas été corrompus par la raison conceptualiste.

---

56 María Zambrano, *Los Intelectuales en el drama de España y escritos de la Guerra civil* [1937], presentación de Jesús Moreno Sanz, Madrid, editorial Trotta, 1998, p. 184.

57 María Zambrano, *Pensamiento y poesía en la vida española*, éd. cit., p. 111.

58 *Ibid.*, p. 111.

59 José Bergamín confie au journaliste hispanisant André Camp qu'il a entendu parler de Bergson à Madrid, en mai 1916, à l'occasion de la visite diplomatique du philosophe français, en pleine Première Guerre mondiale. Voir à ce sujet Iván López Cabello et Yves Roullière (dir.), *José Bergamín et la France*. Actes de la journée d'étude réalisée à Nanterre le 23 mai 2008. Suivi de *Entretiens avec un fantôme. Les confidences de l'écrivain espagnol José Bergamín recueillies par André Camp*, Nanterre, Université de Paris Ouest Nanterre La Défense, 2011, p. 175. Toutefois, avant qu'il ne le rencontre, la prégnance du magistère intellectuel bergsonien est déjà forte en Espagne, dans les revues, la presse, et surtout chez certains penseurs majeurs comme Miguel de Unamuno ou José Ortega y Gasset, et ce dès la première décennie du XX<sup>ème</sup> siècle.

60 José Bergamín, *La Decadencia del analfabetismo*, éd. cit., p. 18.

61 *Ibid.*, p. 19.

62 José Bergamín, *La Decadencia del analfabetismo*, éd. cit., p. 29.

63 *Ibid.*, p. 17.

64 *Ibid.*, p. 18.

Aidés par les écrits bergsoniens, tous ont compris qu'« en expliquant la vie par l'intelligence, [le logos] rétrécit à l'excès la signification de la vie<sup>65</sup> ». Cherchant à « vitaliser la culture, la vitaminiser<sup>66</sup> », ils diront la vie, autrement.

## Une nouvelle méthode métaphysique

Ces écrivains veulent humblement modeler une nouvelle méthode de pensée. À l'instar d'Unamuno s'opposant à « l'idéocratie », ils essaient d'élaborer une métaphysique de la chair et de l'os et du sang, une « pensée vitale et non logique<sup>67</sup> », de « réchauffer [leurs] idées dans le foyer de [leur] cœur<sup>68</sup> ». De son côté, María Zambrano met en lumière la spécificité de la pensée espagnole qui surgit, selon elle, comme « l'autre<sup>69</sup> », comme ce qui diffère de la théorie, comme la pensée analphabète mais intégrale, rappelant le projet bergsonien d'élaborer une « nouvelle méthode de pensée<sup>70</sup> ». María Zambrano définit cette pensée espagnole comme un « réalisme » :

Le réalisme, notre réalisme incorruptible, pierre de touche de toute authenticité espagnole, ne se condense dans aucune formule, il n'est pas une théorie. Au contraire, nous le considérons comme « l'autre » de ce que l'on appelle théorie, comme ce qui est différent et irréductible au système. Tenter de le systématiser serait le remplacer par un masque figé. Il n'existe aucune formule, aucun système qui puisse embrasser le réalisme, notre revêche et insoumis réalisme, et qui nous permette de le transporter comme un cadavre à la salle de dissection de la pensée, nous devons nous contenter [...] de l'évoquer<sup>71</sup>.

La méthode réaliste de ces Espagnols se veut « améthodique<sup>72</sup> », asystématique<sup>73</sup>, « vagabonde et anarchique<sup>74</sup> ». « Mais mon Dieu, taisez-vous, que la vie elle-même s'explique<sup>75</sup> ! », s'écrie Victoriano García Martí, contre toute symbolisation intellectualiste de l'homme. Que la pensée vivante soit exprimée, en somme, sans être trahie par la lourdeur des formules systématiques. María Zambrano voit dans ce réalisme certes une pauvreté philosophique, mais qu'elle considère comme un « trésor virginal », d'où surgit la fécondité de sa proposition métaphysique alternative. À l'instar de Bergamín qui revendique la richesse analphabète de l'Espagne et pour qui « l'analphabétisme véritable est la spiritualité génératrice d'un langage<sup>76</sup> », elle vante « la merveilleuse culture analphabète de [leurs] peuples<sup>77</sup> ».

---

65 Henri Bergson, « L'Évolution créatrice », *Œuvres*, éd. cit., p. 538.

66 José Bergamín, *La Decadencia del analfabetismo*, éd. cit., p. 28.

67 Miguel de Unamuno, *La Ideocracia*, éd. cit., p. 959.

68 *Ibid.*, p. 955.

69 María Zambrano, *Pensamiento y poesía en la vida española*, éd. cit., p. 101 et p. 130.

70 Henri Bergson, « L'Évolution créatrice », *Œuvres*, éd. cit., p. 535.

71 María Zambrano, *Pensamiento y poesía en la vida española*, éd. cit., p. 130.

72 *Ibid.*, p. 154.

73 *Ibid.*, p. 130, et encore p. 137 : « Cet attachement à la réalité a ses conséquences : le système devient impossible, presque impossible également l'abstraction, tout comme l'objectivité. »

74 *Ibid.*, p. 123.

75 Victoriano García Martí, *Del Vivir heroico...*, éd. cit., p. 14.

76 José Bergamín, « *La Decadencia del analfabetismo* », *Obra esencial*, éd. cit., p. 29.

77 María Zambrano, *Pensamiento y poesía en la vida española*, éd. cit., p. 131.

La raison, la pensée en Espagne, a fonctionné de façon très différente et c'est pour cela que l'Espagne peut être un trésor virginal. [...] On nous a beaucoup reproché notre pauvreté philosophique. [...] Mais de notre pauvreté viendra notre richesse<sup>78</sup>.

Or, elle ajoute au sujet de cette pensée réaliste :

Pensée non absolue, ni unitaire ; libre, dispersée. Sa forme n'est pas le système ; elle ne s'offre pas initialement en se nommant elle-même, mais à travers d'autres choses, enveloppée dans d'autres formes<sup>79</sup>.

La pensée espagnole ne germe donc pas dans les systèmes, dans la philosophie pure, mais ailleurs, dans des espaces « excentrés<sup>80</sup> » par rapport à ce que l'orthodoxie intellectualiste appelle métaphysique : elle éclot de façon diffuse, notamment dans la littérature.

La nécessité irrépressible de connaître les choses que tout homme et tout peuple éprouvent, s'est traduite, en Espagne, dans des formes que nous pourrions appeler « sacramentelles » à travers le roman et le genre espagnol le plus important, la poésie. Le roman et la poésie fonctionnent clairement comme des formes de connaissance à travers lesquelles la pensée se trouve de façon dissolue, dispersée, éparse<sup>81</sup>.

Chez ces penseurs, la pensée point également dans des textes de nature hybride, qui s'ouvrent sur des formes esthétiques comme la peinture, mais aussi la danse ou le chant. Et cette ouverture de la métaphysique au récit de l'expérience esthétique permet d'approcher au plus près de la réalité de l'homme.

Leur proposition métaphysico-poétique consiste à dégager des espaces phénoménaux, empiriques, où l'homme s'incarne, s'inviscère, respire, rit, pleure. Bergson parle de la nécessité de « nous remettre en présence de nous-mêmes<sup>82</sup> ». L'enjeu de cette métaphysique devient donc de nous mettre en présence des hommes ; elle doit, pour cela, accepter une dilution de son degré d'abstraction, en s'esthétisant.

Un exemple nous est proposé dans l'essai *Pensamiento y poesía en la vida española*. María Zambrano évoque le tableau de Goya du « *Tres de mayo* » – « symbole plastique<sup>83</sup> » du réalisme –, suggérant, au sein de la discursivité, un espace visible, esthétique, où un homme s'incarne. Zambrano trace au cœur de son développement métaphysique une scène qui laisse voir l'organicité du monde ; elle montre qu'aucune métaphysique ne peut s'élaborer sans un enracinement en terre. Sa métaphysique se dilate sous l'effet du récit pittoresque, laissant surgir un « homme en chair et en os ». Cet homme, qui s'apprête à être fusillé, laisse exploser l'élan vital qui le traverse.

Toute son humanité explose dans un geste pléthorique de vie au bord de la mort. La chemise blanche déchirée, semblerait-il par l'immense élan vital qui traverse sa poitrine et qu'elle ne parvient pas à recouvrir. C'est peu de chose un haillon blanc pour recouvrir la poitrine d'un homme. Et ainsi affronte-t-il la mort, si palpitant, si débordant de sang et d'élan qu'il semble impossible que la mort glace cet irrépressible jet de sang et refroidisse un feu si ardent qui se serre en lui, concentré. C'est l'homme, l'homme intégral, en chair

---

78 *Ibid.*, p. 115-116. Plus loin, Zambrano exprime à nouveau : « De toutes ces pauvretés et limitations de l'entendement espagnol, inepte pour la philosophie systématique, [...] surgit une richesse » (*Ibid.*, p. 125).

79 *Ibid.*, p. 123.

80 Adjectif de François Azouvi, *La Gloire de Bergson. Essai sur le magistère philosophique*, Paris, Nrf essais, 2007, p. 18.

81 María Zambrano, *Pensamiento y poesía en la vida española*, éd. cit., p. 123.

82 Henri Bergson, « Essais sur les données immédiates de la conscience », *Œuvres*, éd. cit., p. 89.

83 María Zambrano, *Pensamiento y poesía en la vida española*, éd. cit., p. 131.

et en os, en âme et esprit, dans son irrésistible présence qui pénètre ainsi la mort. C'est l'homme entier, véritable<sup>84</sup>.

Par ailleurs, pour développer une métaphysique alternative, de la chair et de l'os, ces écrivains puisent à d'autres sources qu'à l'intellect. Leur métaphysique s'écrit avec tout leur cœur, leurs entrailles ; elle jaillit, comme un jet de sang, des demeures les plus souterraines de l'homme, pour paraphraser Federico García Lorca – chantre de cette métaphysique organique<sup>85</sup>. Selon Unamuno,

Il y a des personnes, en effet, qui semblent ne penser qu'avec le cerveau, ou avec un autre organe spécifiquement fait pour penser ; tandis que d'autres pensent avec tout le corps et toute l'âme, tout le sang et la moëlle des os, avec le cœur, avec les poumons, avec le ventre, avec la vie. Et les gens qui ne pensent qu'avec le cerveau ne sont que des définisseurs ; ils deviennent des professionnels de la pensée<sup>86</sup>.

Victoriano García Martí considère, lui aussi, que l'inspiration métaphysique doit être puisée dans les demeures souterraines de l'homme, « là où la chair palpite<sup>87</sup> » ; ce sont « tous les nerfs et le sang » qui doivent inspirer la logique métaphysique, qui ne constitue donc plus, selon lui, une « forme d'étude intellectualiste et logique », mais une façon de « sentir<sup>88</sup> ». Il faut rendre compte, dit-il, du « sang, de la chaleur, du souffle de l'homme », de ce que « les œuvres palpitent encore toutes brûlantes, comme si on pouvait encore sentir la chaleur du cœur qui venait de les mettre au monde<sup>89</sup> ». Zambrano ne cesse aussi de développer cette idée. Pour elle, il faut inviscérer la métaphysique, qu'elle soit inspirée par la vérité du cœur<sup>90</sup>. Leur philosophie est une pensée totale, une pensée-peau – pourrait-on dire en détournant le concept du psychanalyste Didier Anzieu –, de la chair, de l'âme, parce que c'est ainsi que la métaphysique sera authentique.

Cette pensée, comme le dit Bergamín, n'est donc pas élaborée par des littéralistes, des alphabètes, qui voient dans le classement alphabétique glacial des dictionnaires le summum de la culture. La pensée doit descendre de son « piédestal »<sup>91</sup> et s'abaisser pour humer et exhaler la chair des hommes. C'est pourquoi aussi cette « autre<sup>92</sup> » culture ou « nouvelle culture<sup>93</sup> » ou « nouvelle science<sup>94</sup> » est élaborée par des penseurs qui ont une circonstance propre, immergés dans le réel, par exemple, dans les tavernes andalouses où est chanté le « *cante hondo* » (« chant profond<sup>95</sup> ») « auquel l'homme cultivé littéralement ou littérairement ne voit, ni n'entend, ni ne comprend rien<sup>96</sup> », dans les arènes<sup>97</sup>, les champs d'olivier,

---

84 *Ibid.*, p. 131-132.

85 Nous n'abordons pas ici l'essai *Teoría y juego del duende* [1933] de Federico García Lorca. En effet, même s'il constitue, selon nous, le summum de ce courant de la chair et de l'os, il ne semble pas avoir été travaillé spécifiquement par les schèmes bergsoniens. Voir à ce sujet Camille Lacau St Guily, « La philosophie espagnole des années 1900-1930, une "philosophie poétique" ? Études de quelques essais des "philosophes-poètes" Miguel de Unamuno, Gabriel Alomar, Victoriano García Martí, María Zambrano, Federico García Lorca », *Cahiers de civilisation espagnole contemporaine*, n° 14, printemps 2015.

86 Miguel de Unamuno, *Del Sentimiento trágico de la vida*, éd. cit., p. 117.

87 Victoriano García Martí, *Del Vivir heroico...*, éd. cit., p. 25.

88 *Ibid.*, p. 152.

89 *Ibid.*, p. 169-170.

90 María Zambrano, *La Metáfora del corazón* [1944], *Hacia un saber sobre el alma*, Madrid, Alianza editorial, 2005, p. 64.

91 José Bergamín, *La Decadencia del analfabetismo*, éd. cit., p. 19.

92 María Zambrano, *Pensamiento y poesía en la vida española*, éd. cit., p. 101 et p. 130.

93 *Ibid.*, p. 161.

94 *Idem.*

95 José Bergamín, *La Decadencia del analfabetismo*, éd. cit., p. 22.

96 *Idem.*

parcourant des chemins. Cette pensée est alors celle de : « L'homme entier, véritable<sup>98</sup> », dit Zambrano. « De la connaissance poétique espagnole peut surgir la nouvelle science qui correspondra à quelque chose à laquelle on ne peut pas renoncer : l'intégralité de l'homme<sup>99</sup>. » On comprend alors mieux la volonté de ces écrivains de donner aussi la parole aux « gens », ceux qui vivent en Espagne, et qui font son intrahistoire, dirait Unamuno :

ses hommes et ses femmes ; ceux qui cultivent ses champs et construisent ses chemins [...] ; ceux qui répètent et inventent ses chansons ; ceux qui dansent ses danses les jours de joie et gardent le silence lorsque se profile l'adversité<sup>100</sup>.

Les hommes des villages reculés, les forgerons, les menuisiers, les paysans, les vieilles danseuses de flamenco, les ingénus, donnent le pouls à cette pensée, à la fois mystique et organique, son odeur, sa vitalité. « Heureux les pauvres ! », lit-on de façon explicite ou subliminale dans ces textes. Dans ce royaume inversé, ce sont ces hommes aux mains sales, qui travaillent, transpirent, chantent, pleurent, rient et meurent, qui deviennent des modèles de fécondité et d'inspiration ; ce sont eux qui sont au cœur de ces espaces discursifs, tout imprégnés d'humanité. Selon Zambrano,

Ce réalisme espagnol, en ne voulant pas contredire la réalité, a été un savoir populaire. Les racines du savoir populaire n'ont pas été coupées en Espagne ; dans aucune autre culture, la connexion intime entre le plus haut savoir et le savoir populaire n'a été aussi étroite et surtout aussi cohérente [...]. Rien de moins scolastique ni académique que notre réalisme qui semble être la forme de connaissance que l'homme ingénu, planté dans l'existence, sans se retourner un seul instant sur elle, adopte. Telle est sa création<sup>101</sup>.

Cette métaphysique qui s'apparenterait un peu au « savoir enfantin<sup>102</sup> » et simple dont parle Bergson, semblerait rejoindre, pour une part, son idéal métaphysique : « La métaphysique cherche en ce moment à se simplifier, à se rapprocher davantage de la vie<sup>103</sup> ».

L'ambition métaphysique de ces écrivains est déroutante. Leur royaume n'a finalement plus rien de la superbe élitiste de la République platonicienne. Ils s'inscrivent, pour la plupart, dans une démarche évangélique. À sa tête, se trouvent les tout-petits, les analphabètes, comme des enfants, siégeant à côté d'un Dieu pauvre, né dans une crèche, mort sur le bois d'une croix, élevé par une mère vierge et un père menuisier, tous deux analphabètes. Tels sont les « idéaux », dépeints par Bergamín, dans *La Decadencia del analfabetismo*<sup>104</sup>, ou encore par Unamuno, García Martí ou Zambrano. Des albatros gauches et veules, « des infirmes qui volaient »<sup>105</sup>, des héros ubuesques ou plutôt quichottesques – cette figure du Quichotte qu'ils évoquent constamment –, des chanteurs à la voix brisée, tous abîmés dans leur chemin de vie, souvent tragique, deviennent les protagonistes de cette métaphysique incarnée, toute poétique. Comme le dit Bergamín, « la poésie pure est simplement la plus impure : la poésie analphabète. La poésie est l'analphabétisme intégral parce qu'elle intègre tout spirituellement<sup>106</sup> ».

---

97 Les essais de José Bergamín qui développent une pensée sur la tauromachie sont très nombreux.

98 María Zambrano, *Pensamiento y poesía en la vida española*, éd. cit., p. 132.

99 *Ibid.*, p. 161. Elle évoque, dans la deuxième grande partie de ce texte, la question du stoïcisme espagnol et, dans la troisième et dernière, celle du « vouloir ».

100 María Zambrano, *Los Intelectuales en el drama de España y escritos de la Guerra civil*, éd. cit., p. 185.

101 María Zambrano, *Pensamiento y poesía en la vida española*, éd. cit., p. 137-138.

102 Henri Bergson, Introduction à « La pensée et le mouvant », *Œuvres*, éd. cit., p. 1326.

103 *Ibid.*, p. 1325.

104 José Bergamín, *La Decadencia del analfabetismo*, éd. cit., p. 20-21 et p. 24-26.

105 Charles Baudelaire, « L'Albatros », *Les Fleurs du mal*.

106 *Ibid.*, p. 20.

Cette métaphysique humaine « en chair et en os », même si moins apaisée que celle dépeinte par Bergson, rappelle alors un peu la métaphysique qu'il décrit, dans *Le Rire* : « Manière virginale, en quelque sorte, de voir, d'entendre ou de penser. Si ce détachement était complet, [...] elle serait l'âme d'un artiste comme le monde n'en a point vu encore. [...] Elle apercevrait toutes choses dans leur pureté originelle<sup>107</sup> [...] ». Et c'est bien cette âme pure qui semble inspirer ces écrivains « réalistes ». Zambrano considère que cette métaphysique espagnole est le fruit d'un pur étonnement, d'une contemplation « *des choses et de la nature*<sup>108</sup> » non violente, amoureuse et poétique. Cette métaphysique ne donne donc pas seulement l'occasion de se rapprocher des hommes, elle devient le moyen privilégié pour faire l'expérience d'une communion entière avec la réalité. La métaphysique de ces écrivains veut sympathiser avec la terre, plonger les mains en elle, l'inviscérer en quelque sorte, contempler les oliviers qui poussent sur ce sol, sentir leur odeur. Toute imprégnée de réel, éclairée par le soleil brûlant en-dessous duquel travaillent et dansent ces hommes, elle refuse de s'enfermer dans des cavernes rances, qui exhalent une poussière de mort.

### Métaphysique du réel

Influencés par la méthode philosophique de Bergson, par son « empirisme sur mesure<sup>109</sup> », ces écrivains espagnols ont développé une forme de « réalisme intégral<sup>110</sup> », par un savoir d'« *entrañamiento*<sup>111</sup> ».

Dans son essai *Pensamiento y poesía en la vida española*, Zambrano considère que le réalisme espagnol a été si passionné qu'il a parfois pris une forme plus radicale encore, celle de « *materialismo* », qu'elle définit comme « consécration de la matière, son exaltation, son apothéose ; un fanatisme de la matière, du tactile et surtout du visuel<sup>112</sup> », la peinture étant, pour elle, le lieu de son plein épanouissement phénoménal, empirique, notamment celle « matérialiste » du Greco ; par la peinture, nous entrons mystiquement, viscéralement en communication avec la matière dépeinte<sup>113</sup>.

La métaphysique de ces écrivains a quelque chose de profondément érotique. Elle cherche les moyens pour plonger dans la réalité du monde, l'embrasser maternellement, devenant alors « onction et non dialectique ». Zambrano voit d'ailleurs dans la mystique carmélitaine le summum de cette soif de communion « matérialiste » avec le réel. Évoquant « la mystique allemande qui a précédé la Réforme protestante », Zambrano considère que

Dans cette [dernière] mystique, la miséricorde n'apparaît pas comme elle le fait dans notre mystique. La présence merveilleuse du monde et de ses créatures, comme chez Saint Jean de la Croix, n'apparaît pas non plus. Ni la chair, avec ses palpitations, « matière » même des choses que Sainte Thérèse approche maternellement. [...]. En Espagne, même le mystique se refuse à se détacher totalement de la réalité, de la réalité idolâtrée de ce monde. La réalité qui est la nature, la nature que sont les créatures humaines et également les choses. Cette consécration des choses qui a été évoquée, dans la culture vivante, populaire, créatrice de l'Espagne<sup>114</sup> !

---

107 Henri Bergson, « Le Rire » [1900], *Œuvres*, éd. cit., p. 461.

108 Zambrano utilise ce syntagme des « *choses et de la nature* » (María Zambrano, *Pensamiento y poesía en la vida española*, éd. cit., p. 144). Elle évoque, par ailleurs, l'approche non violente de la pensée espagnole (*Ibid.*, p. 122-123 et p. 125). Ce « nouveau savoir » est dépeint également comme un savoir amoureux (*Ibid.*, p. 110-111 et p. 135).

109 Henri Bergson, « Introduction à la métaphysique », *Œuvres*, éd. cit., p. 1408.

110 Henri Bergson, « Matière et mémoire », *Œuvres*, éd. cit., p. 191.

111 Le substantif espagnol « *entrañas* » signifie en français « entrailles ». On pourrait traduire « *entrañamiento* » par « inviscération » (María Zambrano, *Pensamiento y poesía en la vida española*, éd. cit., p. 111 et p. 143).

112 *Ibid.*, p. 142.

113 *Ibid.*, p. 143.

114 *Ibid.*, p. 136-137.

Par conséquent, cette métaphysique est intimement réaliste, matérialiste, empiriste, non dialectique. Zambrano chante le réel, le monde, la matière, non pas dans l'abstraction, mais dans une prose de vie, qui rejette « l'ascétisme philosophique<sup>115</sup> » et qui, « indocile, refuse que la réalité vivante soit supplantée par des idées plus ou moins pures et permanentes<sup>116</sup> ». « La pensée espagnole, probablement par un amour excessif, par une adhésion scrupuleuse à la réalité qui l'entoure » s'ouvre poétiquement à elle, parce qu'elle « a refusé catégoriquement d'élaborer des théories sur elle ». La véritable métaphysique, alternative à la théorie idéaliste et rationaliste, doit se faire ouverture poétique au réel. Elle devient l'épouse du réel, par la poésie. Métaphysique et poésie vivent alors dans une pleine alliance.

Zambrano donne le *Quichotte* comme exemple de ce fanatisme matérialiste de la pensée espagnole, les vrais protagonistes de ce roman étant, selon elle, « les chemins, les auberges, les arbres, les ruisseaux et les prés, les gourdes de vin et d'huile, les travaux de tout type, en somme : *les choses et la nature*<sup>117</sup> ». Aux idéalistes, Zambrano conseille de lire ne serait-ce qu'une seule page de Cervantes,

de savourer son délicat, immense amour de la réalité matérielle des chemins, des bois, des voix, des auberges, des commerçants, du peuple entier et de la terre entière dans leur infinie variété de lumières et de formes [...] pour comprendre où se trouve la vérité unique de l'Espagne<sup>118</sup>.

La force de cette pensée matérialiste est donc sa soif irréprouvable d'évoquer, avec étonnement et poésie, le concret du monde. Plus loin, dans *Pensamiento y poesía en la vida española*, Zambrano évoque la beauté de cette terre d'Espagne que des écrivains comme Galdós ou Gómez de la Serna ont évoquée dans leurs œuvres, avec « ses oliviers et ses chênes verts, ses genêts, ses champs de blé et même son vaste ciel, sa lumière<sup>119</sup> ». Ces écrivains espagnols actualiseraient poétiquement le « réalisme intégral » de Bergson. Zambrano ne conclut-elle pas en effet : « Tout converge pour que la connaissance espagnole, le réalisme, le matérialisme, tellement en marge de la philosophie systématique européenne, se fasse *raison, connaissance poétique*<sup>120</sup> » ?

Bergson n'aboutit pas ultimement à l'idée que la poésie est la clé d'une métaphysique vraiment intégrale. Pour ces écrivains espagnols, le développement d'un artisanat poético-métaphysique est la condition pour pratiquer un authentique « réalisme intégral ». Seule une exigence poétique permettra de façonner une métaphysique vivante au sein de laquelle « la vie elle-même s'explique<sup>121</sup> » et laisse entendre le pouls du monde et le cœur de l'homme.

## Conclusion

Cette métaphysique de pauvres, façonnée par ces penseurs et artisans-poètes, n'était sans doute pas la métaphysique rêvée par le maître José Ortega y Gasset, lui qui désespérait que l'Espagne demeure dans un état philosophique primitif, comme un enfant analphabète, incapable de s'élever vers la philosophie systématique. L'Espagne devait, selon lui, faire le

---

115 María Zambrano, *Filosofía y poesía* [1939], Madrid, Ediciones de la Universidad Alcalá de Henares, 1993, p. 57.

116 *Ibid.*, p. 184.

117 María Zambrano, *Pensamiento y poesía en la vida española*, éd. cit., p. 144.

118 María Zambrano, *Los intelectuales en el drama de España y escritos de la Guerra civil*, éd. cit., p. 186.

119 María Zambrano, *Pensamiento y poesía en la vida española*, éd. cit., p. 145.

120 *Ibid.*, p. 155. Elle l'appelle plus loin "*la razón poética*" (*Ibid.*, p. 158).

121 Victoriano García Martí, *Del Vivir heroico...*, éd. cit., p. 11 et p. 13.

« second pas », et dépasser la métaphysique lyrique et invertébrée, « à la couleur de chair » (*con color de carne*), qu'elle produisait, afin que se régénère la « philosophie philosophique<sup>122</sup> », dans ce pays.

Cette vision d'une philosophie intellectuelle qui supplanterait nécessairement une « pensée analphabète » est largement remise en cause par ces écrivains espagnols qui ne voient pas nécessairement l'avancée dialectique, rationaliste, comme le summum de la fécondité philosophique. En renouant avec les Présocratiques, pour lesquels philosophie et poésie sont intimement liées, et en remettant au cœur de leur recherche l'homme « en chair et en os », ils montrent que l'authentique métaphysique plonge ses racines dans les entrailles de la matière dont les hommes sont faits et à travers laquelle ils se meuvent. Selon eux, la métaphysique ne doit pas être idéaliste, mais constituer une célébration dansante du vivant, elle doit pouvoir s'abaisser à la hauteur de ceux qu'elle sert. Elle accepte alors d'être parfois salie par la matière qu'elle travaille, le sang des hommes et la terre qu'ils pétrissent. Ces penseurs œuvrent, en sorte, à une réhumanisation du *logos*, comme le dit Empédocle, cité par Zambrano dans son essai *La metáfora del corazón*, « en divisant bien le *logos* – en le répandant bien à travers les entrailles<sup>123</sup> ». Modestement, ils lancent à la métaphysique une invitation à la conversion poétique.

---

122 José Ortega y Gasset, *Ni Vitalismo ni racionalismo, Obras Completas III* (1917-1925), Madrid, Taurus, 2005, p. 715.

123 María Zambrano, *La Metáfora del corazón*, éd. cit., p. 59.